

à merveille, sans tomber dans le trivial il a fait de la musique avec des éléments peu musicaux, le galop des chevaux et les aboiements des chiens, et malgré cela personne ne songera à mettre cette ouverture au même rang que celle du *Freischütz* ou celle de la *Flûte enchantée*.

Rossini est tombé dans la même erreur avec l'ouverture de *Guillaume Tell*; elle dépare, selon moi, ce magnifique opéra. C'est un recueil de morceaux hétérogènes, fort jolis il est vrai, mais sans liaisons. On y voit un peu de tout. Le ranz des vaches, un orage, un pas redoublé avec grosse caisse pour terminer. Cela est loin de l'admirable trio et des chœurs des conjurés. Rossini, homme d'esprit avant tout, jetait souvent au public distrait une pâture facile pour l'amener par degrés à ses plus hautes conceptions.

*Don Juan*, dont le seul défaut est d'être trop parfait et de manquer de ces repoussoirs; offre pourtant un exemple d'imitation d'un mouvement plutôt que d'un bruit. Dans la première scène, lorsque le Commandeur attaque Don Juan, l'orchestre reste seul et se renvoie des gammes ascendantes s'accordant avec les passes des combattants et vient, au moment de la blessure du Commandeur se résoudre sur un accord de septième diminuée. Cè trait commandé pour la situation est un temps d'arrêt. Mozart, qui a su mieux que personne donner un caractère et une physionomie distincte à chacun de ses personnages, obtient le résultat, par la mélodie plutôt que par des puérilités de déclamation et de sonorité. Sa partition, réduite au piano, privée des effets de timbre et de la mise en scène, conserve encore tout son cachet. Zerline chante autrement qu'Elvire. Mazetto se sert d'autres tournures que Leporello; on reconnaît tous les acteurs sans les voir, et pourtant ils ne sortent pas de l'élément musical. C'est précisément le contraire